

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 19 (1951)
Heft: 12

Artikel: Panaït Istrati : poète de l'amitié
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570601>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les glaces des fenêtres; un valet de chambre fit choir la lourde tenture de velours sur les talons de nos tourtereaux, pressés d'être enfin seuls; et moi, perdu dans mes pensées, je me disais que «notre» amour n'est pas si laid que d'aucuns le prétendent, si même il n'est pas le plus beau, le plus pur, j'entends le plus dépouillé de contingences étrangères à sa perfection.

*

Cher Monsieur Welty, l'ai-je bien résolue, votre fameuse équation? Nos lecteurs ne seront-ils pas trop déçus? Je l'espère, sans en être certain. Ecrire sur commande est difficile, quand on manque autant que moi d'imagination. Heureusement que ma collection de souvenirs aimables est assez riche pour suppléer à ma pénurie d'idées. J'ai traité un problème qui tracasse nombre des nôtres, jeunes et vieux, comme il tracasse aussi les filles, entre 20 et 60 ans. La solution, en ce qui nous concerne, ne demande qu'un peu de courage moral vis-à-vis des «normaux» et de confiance envers l'ami — nos chances de nous caser étant grandes. A ceux qui veulent imiter Edmond et Zouky, je conseille de donner à la cérémonie le cadre Noël (ou de toute autre solennité religieuse), pour mille raisons, mais surtout pour celles d'ambiance, d'émoi, de communion fraternelle. Noël, fête de l'amour divin; le mariage, fête de l'amour humain; la parenté est incontestable, et je la crois d'heureux présage pour les fiancés. Bon Noël à tous nos abonnés et à vous aussi, cher Monsieur Welty, avec mes amicales salutations.

Bichon.

Panaît Istrati

Poète de l'Amitié

par Daniel

Panaît Istrati est le type même du vagabond. D'origine roumaine, né à Braïla, sur le Danube, il quitte la maison à l'âge de 12 ans. Alors commence pour lui une existence mouvementée. Il exerce tous les métiers et, ivre d'horizons et de ciels toujours neufs, il parcourt l'Italie, la Grèce, la Turquie, le Liban, la Syrie, l'Égypte, le plus souvent sans un sou en poche, contraint de se cacher au fond d'un bateau. Infatigable, il va, traverse et visite des villes, des contrées, des pays, étudie les gens, les choses, car rien ne le laisse indifférent. Il amasse ainsi une moisson de souvenirs, d'impressions diverses, pages gaies, tristes, cruelles ou tendres, qui constituent une aventure extraordinaire.

En 1916, nous le trouvons en Suisse, dans un sanatorium où, gravement malade, il est obligé de se soigner. Il y fait la connaissance de l'écrivain Josué Jéhouda, avec lequel il se lie d'amitié. Jéhouda lui parle de la culture occidentale et surtout de Romain Rolland, dont les livres enchantent notre vagabond. Rétabli, Panaît reprend son chemin. En 1921, désespéré, ravagé par un mal qui se révèle incurable, à Nice, sur la Promenade des Anglais, il tente de se suicider. Mais la mort se refuse. A la suite de cet accident, il entre en relation avec Romain Rol-

land. Rencontre capitale car, sous l'impulsion du grand maître français, Panaït se met à écrire une série d'ouvrages dans lesquels il raconte tout ce qu'il a vu et vécu au cours de son prodigieux voyage. Mais, terrassé par la maladie, il meurt en 1935, à l'âge de 51 ans.

*

La majeure partie des oeuvres de Panaït Istrati a paru chez F. Rieder, à Paris. Deux livres ont également été publiés par Gallimard (N. R. F.). La Guilde du Livre, à Lausanne, a fait rééditer, en 1938, sous une forme agréable, un des meilleurs ouvrages de Panaït: «La vie d'Adrian Zograffi». Malheureusement, ces livres sont aujourd'hui épuisés et ne se trouvent que rarement à la devanture du libraire.

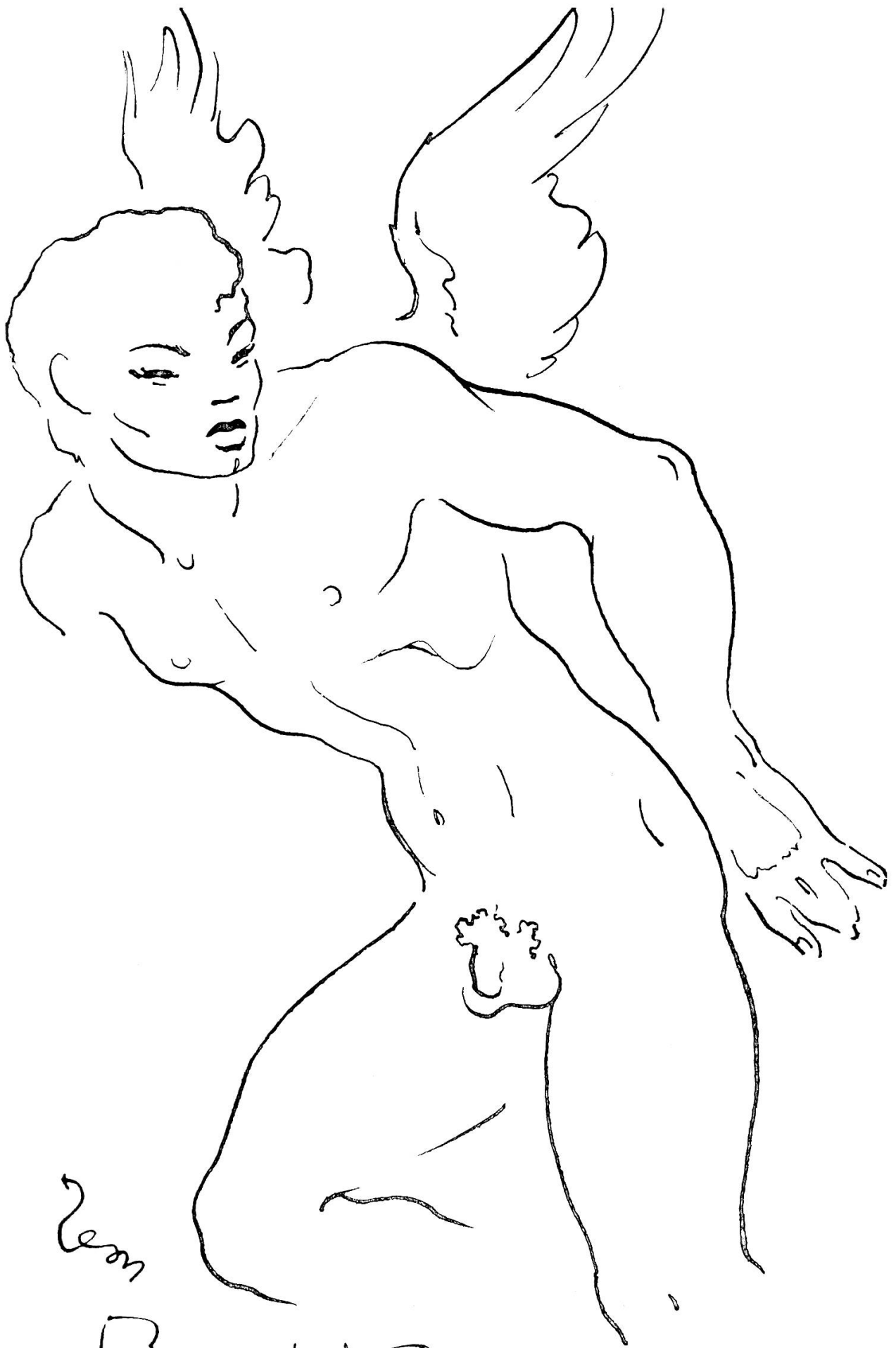
Quelques-uns d'entre eux ont été écrits lors d'un voyage que Panaït a fait en U.R.S.S. Ils renferment des impressions très intéressantes sur la vie en pays communiste, qui ne vont pas sans rappeler les expériences d'un André Gide à propos de la même question. D'autres livres décrivent les conditions épouvantables dans lesquelles ont dû vivre les paysans et le peuple de Roumanie, au cours de l'invasion de ce pays par les Grecs et par les Turcs. Un souffle puissant anime ces douloureux récits où l'auteur accuse, se réclame de justice et du rétablissement de la liberté.

Mais, à quelques exceptions près, l'oeuvre entière de Panaït Istrati est dominée par son amour de l'homme. Un amour spontané, de chaque instant, élans d'un coeur généreux, d'une âme délicate, sensible, touchante par sa naïveté, sa maladresse à se manifester. Oeuvre riche, féconde, d'une sincérité exceptionnelle, car nous ne sommes pas habitués, en littérature, à une correspondance aussi exacte entre l'homme et ses écrits. Sincérité bien faite pour surprendre — on en a quelquefois le souffle coupé — mais quel enchantement pour ceux que la vérité n'effraie pas! Panaït, par la bouche de son héros favori, Adrien Zograffi, ne ménage pas ses mots. Il ne sera d'ailleurs jamais dans ses habitudes de réfréner ses paroles pas davantage que ses actes.

Emporté par un enthousiasme débordant, communicatif, on le voit s'éprendre de celui qui deviendra son meilleur ami, de Mikhaïl, qu'il a choisi entre tous les autres, simplement parce qu'il a *sent*i de loin l'ami, c'est-à-dire le frère d'esprit, de goûts et de race. Et c'est avec émotion qu'on lit et qu'on relira toujours ces pages pleines d'optimisme et de confiance, où Adrien chante sa passion d'aimer.

«Mais pourquoi nous éprenons-nous d'un homme, d'un inconnu, d'un étranger, parfois avec lequel nous n'arrivons même pas à nous entendre? Pourquoi nous mettons-nous à l'aimer éperdûment, mais là, à ne pouvoir vivre sans lui? Vous regardez ses yeux, qui sont semblables aux vôtres, et vous y apercevez l'infini de vos désirs. Son visage, qui flambe, vous avez envie de le garder longtemps entre vos mains. Et sur les siennes, qui se reposent souvent sur la table, comme les pattes d'un bon chien, vous résistez à peine au besoin de toucher tantôt la joue, tantôt le front brûlant, car cet amour-là n'est que flamme, la seule flamme qui résiste aux orages de la vie, la seule qui s'alimente d'une huile que Dieu a créée sans penser «au mal».

Adrien n'est pas de ceux qui aiment d'une manière intéressée. Il n'est pas non plus de ceux qui calculent, mesurent leurs sentiments,



Zem

Boulet



Eine glückliche Abfahrt ins neue Jahr 1952 wünscht allen Freunden und Lesern
«Der Kreis» Zürich

Bon Départ pour l'année 1952 souhaite à ses amis et lecteurs
«Le Cercle» Zurich

pèsent le pour et le contre; qui se demandent continuellement si telle chose est bonne ou si elle ne l'est pas. Il agit. C'est un homme qui vit; il adore la vie. Vivre et aimer: toute son existence sera dominée par cette unique volonté.

«Heureux ceux dont le coeur connaît la passion pour l'amitié. Elle seule nous sait rendre la solitude moins mortelle et la vie supportable».

Devant une foi aussi grande, une telle richesse de sentiments, Mikhaïl, le sceptique, l'être qui a souffert par sa faute et par celle des hommes, qui s'est replié sur lui-même et ne croît plus à l'amour, Mikhaïl doit céder peu à peu et convenir qu'Adrien n'est vraiment pas un type ordinaire.

Ah non! il n'est pas ordinaire ce fou, ce paria, ce possédé comme l'appellent ceux qui l'entourent et ne peuvent pas le comprendre.

Mais les attachements les plus solides et les plus profonds ont souvent une fin: la mort, la traison, les changements d'un coeur, autant de causes qui font se séparer deux êtres faits pour s'entendre et pour s'aimer. Adrien connaîtra tout cela. Au cours de sa vie, il saura ce qu'est la souffrance — la plus pénible des souffrances — de perdre un ami. Il éprouvera aussi l'horreur d'être trahi, abandonné, livré aux larmes et à l'amertume. Il ira jusqu'à souhaiter la mort — lui, qui aimait tant la vie — jusqu'à la provoquer même... Cependant, il remontera le courant, fera péniblement mais sûrement le chemin en sens inverse, animé d'une confiance grandissante.

«Quels que soient les orages qui aient pu dévaster tes espérances, sois noble, sois confiant, crois toujours à la propre chaleur de ton âme et ne la refuse jamais à l'assoiffé qui te la mendie: du moment que tu la sens en toi, tu peux être certain que tu n'es pas seul à la posséder, — car nul n'a le monopole de la belle vie, — et mieux vaut être dupe cent fois en une heure, que de faire tort à un seul ami de sa trempe.»

Cette attitude courageuse d'une âme lucide et forte ne peut pas ne pas nous séduire. Tout homme qui sait ce qu'est la vraie amitié, qui l'a vécue, perdue, peut-être regagnée, ou qui la vit encore, trouvera, chez Adrien, un écho de ses propres espoirs, de ses peines, de ses doutes, de ses joies. Il ira, en sa compagnie, par les routes du monde, à la recherche de l'homme, de tout ce qu'il y a de pur, de noble et d'authentique en lui, reconnaissant et saluant au passage ceux qui, comme lui, se veulent d'une humanité composée d'hommes bons et généreux.

Adrien Zograffi, c'est celui pour qui l'amitié fut sacrée et qui, même dans les pires moments, n'a jamais douté ni de lui ni d'un idéal que d'aucuns estiment bien haut, inaccessible. Adrien Zograffi, c'est l'ami par excellence, le modèle que nous recherchons tous (d'une façon avouée ou non), celui que nous espérons être envers les autres, celui que nous croyons être lorsque nous nous regardons avec trop d'indulgence.

Dans les périodes d'épreuves comme dans les heures dorées d'un bonheur absolu, les livres de Panaît Istrati sont une source inépuisable de joie et de réconfort. Et toutes ces aventures, ces folles équipées, sont racontées avec une verve à ce point éblouissante que, souvent, reposant le livre, interrompant momentanément la lecture, on en vient à regretter

de n'avoir point écouté cette voix intérieure qui, alors que nous étions encore enfants, nous disait de partir...

*

Nous ne saurions conclure cette petite étude sans publier les dernières pages d'un des meilleurs livres de Panaît Istraît, «Le pêcheur d'éponges» (Ed. Rieder).

«— Il n'est nul besoin de faire de mal à un ami pour le perdre. On perd une amitié comme on perd une maîtresse, tout en aimant... Et on se voit tout d'un coup seul, ne sachant pas comment, ne sachant pas pourquoi... Au début on ne s'en aperçoit pas, et on continue à parler comme si l'on était accompagné, puis, la réalité perce, et l'on ne veut pas y croire. Après, on croit et on accepte. C'est vrai? Oui, c'est vrai!

Alors commence la pire et la plus belle des existences à la fois! La pire, parce qu'on s'imagine encore longtemps que les grandes amitiés se font à chaque coin de rue et que tout homme cache un ami. On voit des mains se serrer affectueusement, des visages se sourire, on se donne des baisers dans une gare, et on se dit: «Ce sont des amis! Et moi? Moi aussi je suis un ami!». Et te voilà livré au premier inconnu qui t'a serré la main avec effusion et t'a parlé avec une certaine tendresse. Tu t'ouvres, tu es prêt à pleurer à l'occasion, et le pauvre qui ne te cherchait que pour faire une partie de billard, ce dimanche-là, en ta compagnie, se demande si tu n'es pas toqué! Il voulait te parler de ses affaires, de sa maîtresse, du dernier fameux match, et tu lui parles de ton coeur et du sien qui... ne te regarde pas! En voilà un insensé!

Ainsi, cent fois tu prendras une hirondelle pour le printemps et tu connaîtras le ridicule de la passion! Mais après les pénibles convulsions des sentiments inconscients, vient le calme, le baume d'un coeur apaisé, d'un autre coeur. Les deuils les plus grands ne sont pas ceux pour lesquels on se presse d'afficher un brassard et les douleurs les plus meurtrières ne sont pas celles que l'on sent du premier coup. Dans le calme tu souffriras encore, mais tu sauras que cette souffrance est de celles qu'il faut taire, car les hommes ne sont sensibles et ne prêtent secours qu'aux détresses qui leur sont communes. En parlant de la perte d'un ami à un brave commerçant, tu risques d'entendre qu'il ne croit plus à l'amitié depuis qu'il a prêté cent francs à un ami qui ne les lui a pas rendus. Et le monde est plein de commerçants. Or, tu sais que l'affection que tu déplores, n'a aucun rapport avec l'argent, sinon celui de l'offrir promptement. De cette façon tu connaîtras l'abîme de l'entendement humain et tu te lèveras sur les cimes de la douleur inconnue. Mais tu n'y resteras pas longtemps! Comme le joueur enragé qui, malgré les échecs subis et les fermes promesses de ne plus retourner au jeu, y retourne cependant et joue avec rage, ainsi, tu descendras de tes hauteurs, et essaieras de nouveau ta chance. Comme lui, tu seras encouragé par de petites revanches qui font oublier le calme et la mesure, tu joueras fort et tu perdras avec brio!... Car il y a une médiocrité dans l'amitié comme dans tout le reste: celle des baisers dans les gares, des serrements de mains affectueux et des sourires aimables, manifestations

bon marché à la portée de tout le monde, comme les faux bijoux. Maintes et maintes fois tu prendras l'eau bénite pour du Malaga, et l'ami de tout le monde pour un ami! Et autant de fois tu te retrouveras seul avec la conviction que l'amitié est comme l'inspiration qui visite le coeur et le cerveau pendant une nuit, ou la durée d'une promenade, puis s'en va et reste sourde à tes appels. Ce n'est qu'après de nombreuses chutes et de nombreux réveils que tu trouveras, chancelant, le bon chemin, qui est celui de la résignation. Mais attention à ce tournant! Ce n'est pas en maudissant qu'il faut se résigner: on ne maudit pas la lumière quand on devient aveugle, mais on vit de son souvenir. L'amitié dont ton coeur renferme peut-être le germe dès le jour de sa conception n'est pas de celles qui portent rancune à l'ami éclipsé, car elle est l'essence de la générosité, comme l'amour de ces mères qui continuent à aimer leur enfant, même après avoir été battues et jetées par lui à la rue. Tu peux courir le monde sans rencontrer une âme pareille à la tienne, cela ne prouve rien sinon que le hasard refuse de te servir: on ne se donne pas à un homme avec la facilité qu'on se donne à une femme. On peut aimer n'importe quelle belle, comme on mange n'importe quel plat mangeable, mais pour adorer un ami, il faut qu'il soit porteur du sublime altruisme, comme l'est le soleil pour certaines fleurs qui attendent la pointe du jour pour s'épanouir. Et si, à un heureux croisement des routes de ta vie, ce génie de l'amitié vient confirmer ton propre génie, tu ne dois plus douter de son existence, ni te plaindre lors de son éclipse. Disparu, tu vivras de sa traînée lumineuse, qui embellit la nature et rend ta solitude pleine d'espérance, comme la solitude de la jeune fille abandonnée qui porte dans son ventre le fruit de l'amour qui l'a foudroyée. Partout où tu mettras le pied, tu trouveras les traces de son passage! Partout ta pensée reviendra vers lui, car les choses en elles-mêmes n'ont qu'une beauté froide sans son Amour. Que sont les beaux levers de soleil, les superbes crépuscules, les nuits argentées, les interminables flâneries solitaires dans les bois et dans les champs au mois de mai, sans le grand Amour qui féconde nos sens? Tristesses, désolations neptuniennes! les suicides des mélancoliques sont plus fréquents au mois de mai qu'en octobre, parce que la résurrection de la nature ne s'accorde pas avec le ciel gris de leurs sombres pensées.

Le charme est en nous, entretenu par l'Amour. Hors de nous: la grande Indifférence!».